

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la  
distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear  
within the text. Whenever possible, these have  
been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées  
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,  
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont  
pas été filmées.
- Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/  
Pagination continue
- Includes index(es)/  
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/  
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison
- Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

# LES FLEURS DE LA CHARITE

---

---

SOMMAIRE: — Son Eminence le Cardinal Taschereau. — Nos Premiers Communians — Le Brassard de la Première Communion. — Les sept œuvres de miséricorde: vêtir ceux qui sont nus. — La première communion d'un croisé. — Notre-Dame de la Famille. — Les Œuvres de St Vincent de Paul. — Histoire de Babolein Macabiau.

---

## SON EMINENCE LE CARDINAL TASCHEREAU

L'Eglise de Québec pleure le Pontife éminent qui pendant de longues années a veillé sur ses intérêts avec cette sollicitude et cette force qui font le caractère des vrais Pasteurs. Le Canada gardera longtemps le souvenir de celui qui, le premier parmi ses enfants, fut revêtu de la pourpre romaine. D'autres rediront sa science, la sagesse de son administration, la régularité monastique de sa vie ; pour nous, nous serons heureux de rappeler son dévouement pour les pauvres et les plus abandonnés parmi eux. Le Patronage avait l'honneur de compter Son Eminence parmi les membres qui composent son bureau de direction. Cet Evêque si occupé ne dédaignait pas de suivre avec intérêt le progrès de notre Œuvre.

Le 29 avril 1886 il tint à présider les noces d'argent du Patronage: c'était justice, car Son Eminence avait contribué puissamment à la fondation de l'Œuvre. Elle avait été l'ami et le guide de ceux qui les premiers s'étaient intéressés à la situation des enfants pauvres de cette ville. Aussi le Cardinal Taschereau voulut-il s'associer à la joie causée par ces 25 années de prospérité, en célébrant lui-même la messe d'action de grâces. Le soir il présida la séance solennelle. Devant un auditoire de 500 personnes le Rev. M. Lasfargues, alors supérieur du Patronage, lut un rapport intéressant sur l'Œuvre confiée à ses soins. Le Cardinal ne causait pas pour ne rien dire, chacun le sait, et ses paroles étaient toujours pratiques ; il se leva, et répondant à un désir exprimé dans le rapport, il s'inscrivit pour 100 piastres afin d'aider au développement de l'œuvre. Ce discours fut très bref mais porta des fruits, car les exemples, surtout quand ils partent de haut, entraînent toujours.

Son Eminence eut la joie de constater les développements

---

du Patronage. Le local trop étroit fut agrandi et une chapelle spacieuse fut enfin élevée en l'honneur de St-Vincent de Paul, grâce à la générosité de bienfaiteurs qui ont été heureux de donner asile à Notre-Seigneur et à ses petits pauvres. Le logement est grand : la faute, s'il y en a, revient un peu au Cardinal Taschereau qui conseilla de construire en vue d'accroissements probables. Nous avons l'assurance que l'avenir nous fournira l'occasion de reconnaître une fois de plus la sagesse de l'éminent défunt.

Dans le cortège qui accompagnait les restes du Cardinal, nos enfants étaient représentés. Leur pauvreté n'était pas déplacée aux obsèques d'un Prince de l'Eglise ; car Dieu ne l'a élevé si haut que pour donner aux pauvres un protecteur plus puissant. Ce protecteur ou pour mieux dire ce Père si dévoué vient de passer en faisant le bien. Sa course est achevée, la couronne de gloire lui est assurée. Les pauvres regrettent à bon droit celui qui n'est plus, et cependant ils sont heureux à la pensée de la récompense que lui procure aujourd'hui sa charité. Une autre consolation leur reste, celle de trouver dans son successeur la même affection et un égal dévouement.

A. NUNESVAIS, Ptre.

de la Congr. des FF. de St-Vincent de Paul.

### Nos premiers communiant

C'est le 12 mai que nos préparants auront le bonheur de devenir le Tabernacle de Jésus-Hostie. Que ces tabernacles sont pauvres, et qui nous aidera à les orner ! Notre appel a été entendu : nous publions la liste des offrandes reçues. Une douzaine d'enfants sont assurés de leurs vêtements, mais 30 à 40 attendent encore, et je vous prie de le croire, avec anxiété. Nous continuerons à recevoir les offrandes jusqu'à l'époque de la première communion.

Québec anonyme \$5.00 (Alphonse) (1) — L'Islet Mme N. L. 0.75 — Québec Mme E. G. \$5.00 (Joseph) — Rev. M. P. L. 0.75. — Québec M. et Mme H. G. \$5.00 (Bruno) — Mlle G. 4 dou-

(1) Nous mettons entre parenthèses le nom de confirmation que l'enfant adopté portera, sur l'indication de son bienfaiteur.

zaines de mouchoirs.— M. G. 2 paires de souliers.— M. F. X. P. \$5.00.—Anonyme \$5.00.—*Lambton* Mme D. O. C. \$1.00. *Québec* M. M. L. H. M. \$5.00. (Léon Henri)—M. A. B. \$2.00.— Mme E. M. \$1.00.— M. D. E. D. \$5.00.— Mme Th. H. \$5.00.— M. P. L. \$5.00 (Paul).— Mlle R. G. \$5.00.— Anonyme, habillement complet.—

Nos remerciements à M. l'Abbé A. L. Mangin pour l'envoi de 500 brochures dont la vente servira à vêtir deux enfants.

---

## LE BRASSARD

### DE LA PREMIÈRE COMMUNION

#### I

“ Mère, c'était hier, à cette heure divine  
“ Où dans mon cœur d'enfant mon Jésus descendit ;  
“ Vous savez mon bonheur, votre âme le devine ;  
“ Votre bonheur, à vous, vos larmes me l'on dit . . .  
“ A genoux sur le banc, le front près de mon cierge,  
“ Près du cierge béni qui brûlait dans ma main,  
“ Je pleurais, en priant Jésus-Christ et la Vierge,  
“ Et je leur demandais leur ciel pour lendemain ;  
“ Quand ma tête s'incline et mon regard se penche  
“ Je vois le brassard blanc que vos doigts m'ont brodé,  
“ Ses glands d'or suspendus à la dentelle blanche . . .  
“ Et je ne priais plus tant que j'ai regardé !  
  
“ Mère, je fus distrait ; peut-être est-ce ma faute ! . . .  
“ Je ne sais ; mais j'ai cru qu'il fallait m'en punir ;  
“ Et tout bas au bon Dieu qui s'était fait mon hôte  
“ J'ai dit une promesse et je veux la tenir.  
“ C'est mon secret, à moi, mais je vous le révèle :  
“ Mon âme est pour la vôtre ainsi qu'un livre ouvert ;  
“ De mon amour de fils c'est la preuve nouvelle :  
“ Vous m'avez tant aimé, vous avez tant souffert ! . . .  
“ J'ai promis, devant Dieu qui me voit et m'écoute,  
“ De conserver mon cœur haut et fort, pur et fier ;  
“ A la vie, à la mort, partout, quoi qu'il m'en coûte,  
“ Je veux être et rester ce que j'étais hier ;  
“ Je veux garder le Christ, sa grâce et sa doctrine ;  
“ Et pour tenir ce vœu que Lui-même inspira,

“ Mon brassard blanc posé toujours sur ma poitrine

“ Me dira ma parole et la garantira.

“ Mais si j’osais, un jour, d’une faute mortelle

“ Salir mon cœur, trahir et fausser mon serment,

“ J’arracherais moi-même et glands d’or et dentelle,

“ En signe de ma honte, et pour mon châtiment.

“ J’ai douze ans, je suis faible, on dit la lutte proche ;

“ Mais vous êtes ma mère, et Jésus me défend ;

“ Je veux vivre sans peur et mourir sans reproche ;

“ Mère, en priant pour lui, bénissez votre enfant.

“ RAOUL,

“ Au lendemain de ma  
première communion.”

## II

Et la mère pleura sur des pages si fières . . .

Le temps passa, Raoul grandit, et se souvint ;

Quand la guerre sanglante envahit nos frontières,

Le Raoul de douze ans, alors en comptait vingt.

La France l’appelait et son âme était prête ;

Il partit, — cet appel suffit aux gens de cœur ; —

Dans les rangs des héros que commandait Charette,

Il marcha, combattit, tomba, blessé, vainqueur.

On le trouva, le soir, déchiré de trois balles ;

Il respirait encore et semblait endormi ;

Il s’éveilla ; la joie éclaira ses traits pâles ;

Et saisissant la main d’un soldat, son ami :

“ Je pars, dit-il, je vais là-haut . . . Vive la France ! . . .

“ Mais je dois à ma mère un souvenir d’adieu ;

“ Le voici : qu’à son deuil il mêle une espérance,

“ Et lui dise : Au revoir, au rendez-vous de Dieu ! . . . ”

Sur son cœur palpitant il mit sa main blessée,

Prit le brassard brodé par sa mère jadis,

Et dit en le posant sur sa bouche glacée :

“ Va ! . . . je ne t’ai quitté qu’au seuil du paradis . . . ”

Mais la faiblesse alors trompa son énergie,

Et le brassard tomba de ses doigts hésitants :

Son sang jaillit à flots ; l’étoffe en fut rougie . . .

L’enfant portait au ciel la fleur de ses vingt ans.

## LES SEPT ŒUVRES DE MISERICORDE

VÊTIR CEUX QUI SONT NUS.

### V

.. Le vaisseau s'arrêta : deux hommes s'élançèrent dans une barque et abordèrent. L'un d'eux, vêtu militairement, portait un drapeau ; l'autre vêtu de noir, une grande croix de bois. Ils gravirent tous les deux ensemble une colline qui dominait la mer ; leurs yeux étaient fixés au ciel, leurs âmes à Dieu.

Quand ils furent arrivés au moment, le prêtre, gravement, planta sa grande croix dans la terre : " Au nom de Jésus-Christ ! " dit-il. Le soldat planta son drapeau à côté : " Au nom de la " France ! " dit-il.

C'était une île inconnue : " Comment l'appellerons-nous ? " dit le soldat. " Du nom d'un grand saint et d'un soldat français, répondit le prêtre ; ce sera l'île de saint Louis. " Le soldat tira vivement son épée, la brandit en l'air et s'écria : " Malheur à qui voudrait arracher cette conquête à la France, à l'Eglise ! " Et il remit l'épée dans son fourreau, après avoir salué militairement la croix et le drapeau, le Christ et la Patrie, qui se trouvaient là, près l'un de l'autre, unis et confondus.

" Ce n'est pas tout, dit le prêtre : il faudrait pourtant baptiser ces gens-là. — Quelles gens ? demanda le soldat. — Tenez, voyez-les là-bas ; ils dansent nus sur l'herbe autour d'un malheureux qu'ils vont sans doute immoler. Si vous m'aimez, suivez-moi. Demain, ils auront la robe blanche des catéchumènes."

Ils s'avancèrent vers ces sauvages qui hurlaient autour d'un prisonnier de guerre : " Réjouissez-vous, mes frères, leur dit le prêtre en leur langue ; je vous apporte une bonne nouvelle. Sachez qu'il n'y a qu'un Dieu, créateur du ciel et de la terre. Ce Dieu, nous voyant chargés de crimes, a pris la forme d'un homme tel que vous, et nous a aimés jusqu'à mourir pour nous de la mort la plus dure. En reconnaissance, il ne nous demande qu'un peu d'amour. Ne voudrez-vous pas l'aimer, après qu'il vous a tant aimés ? Ne voudrez-vous pas, après votre mort, être heureux avec lui dans le Paradis qu'il vous prépare ?

" — Je veux bien, moi," s'écria une voix fraîche. C'était

celle d'une jeune fille de quinze ans qui s'avança vers le Père, jeta sur lui un regard profond avec ses yeux mouillés de larmes et s'agenouilla à ses pieds au milieu d'un grand silence.

“ Je veux aimer ton Dieu, je l'aime, dit-elle. Et toi aussi, je t'aime robe noire.” Et elle baisait le bas de sa soutane. “ Je ne comprends pas bien, ajouta-t-elle, tout ce que tu viens de nous dire ; mais c'est bien beau, je le sens, et je voudrais apprendre à croire ce que tu crois.”

“ — Et moi aussi, robe noire,” dit la mère de cette enfant prédestinée.

“ — Et nous aussi,” répondirent mille voix.

Et le lendemain, vêtus d'aubeſ blanches, mille infidèles furent baptisés en la présence invisible de leurs mille Anges gardiens. La première qui descendit dans l'eau libératrice fut la jeune fille qui avait entraîné tout ce peuple. Encore plongée dans le sacrement, elle s'écria : “ Je me consacre à vous, ô mon Jésus.” Et, en effet, elle suivit le missionnaire et mourut sous l'habit de sainte Thérèse, avec sa mère et trois de ses sœurs.

Le Père revint plusieurs fois visiter l'humble chrétienté, qui posséda bientôt plusieurs prêtres, une église, des écoles. Il voulut y mourir.

Et au moment où cet apôtre octogénaire rendait le dernier soupir parmi ces idolâtres dont il avait vêtu la double nudité, celle de l'âme et celle du corps ;

Une voix se fit entendre qui disait : “ J'étais nu et tu m'as couvert ; viens, le bien-aimé de mon Père : entre dans l'éternel Royaume.”

LÉON GAUTIER.

---

### **La première communion d'un croisé.**

Représentez-vous un champ de bataille immense où deux nations, que dis-je ? deux races se sont jetées avec furie l'une contre l'autre et sont, depuis de longues heures, occupées à s'exterminer. Les Français, les Chrétiens — autrefois, ces deux mots étaient glorieusement synonymes, — les “ hommes de Dieu ” sont vaincus. Le Mahométan est vainqueur.

D'interminables files de cavaliers et de chevaux morts indiquent la place où ont eu lieu ces milliers de duels dont se composait alors une bataille. Tous les Français, sauf quatorze, gisent à terre, et les Païens sont encore cent mille. Ce ne sont

partout que râles des mourants, cris horribles des blessés, hennissements des chevaux sans cavaliers, hurlements joyeux des vainqueurs. Et là, tout près, dans un joli vallon vert, près d'une fontaine, en un lieu charmant d'où l'on entend les derniers bruits de la mêlée, un tout jeune homme, un enfant est étendu raide, tout blanc, les mains en croix, "sentant bon plus que baume et encens." On le croirait déjà mort, si sa main close ne venait de temps en temps frapper sa poitrine, si ses yeux ne se levaient parfois au ciel, si l'on n'entendait ses lèvres balbutier le mot "Dieu." — C'est le neveu de Guillaume d'Orange, c'est Vivien qui meurt.

Guillaume, lui, est là-bas, au milieu des quatorze survivants de l'armée chrétienne qu'il domine de sa haute taille; il est là-bas, sur son cheval Baucent, et pense à son neveu qu'il aime comme un fils : "Où est-il, où est Vivien ?" Et il s'aventure bientôt à travers le champ de bataille pour l'y trouver, vivant ou mort. Où est-il, où est Vivien ?

Dieu a pitié de Guillaume et le conduit dans le petit coin de la vallée où Vivien expire, et voilà le comte d'Orange en présence de ce beau jeune homme au visage blanc, qui n'a plus un mouvement, plus un souffle.

Une pensée saisit alors ce rude chevalier qui est lui-même tout couvert de son sang et se bat depuis le matin comme un lion furieux : "Il sera mort sans avoir fait sa première communion." Et il s'écrie : "Que ne suis-je arrivé plus tôt !" Le bon Guillaume s'est en effet muni d'une hostie consacrée; il la porte avec lui; elle est là dans son aumônière, comme une sorte de ciboire militaire, et il regrette de ne pouvoir la poser pieusement sur les lèvres de son neveu. Mais, hélas ! ces lèvres sont froides, ces lèvres sont mortes.

Tout à coup l'enfant fait un léger, un imperceptible mouvement. C'est la vie qui, comme le dit le vieux poète, lui revient un instant et "lui saute au cœur." Guillaume alors qui est dominé par une idée fixe, lui adresse très doucement la parole : "Ne voudrais-tu pas, lui dit-il, manger de ce pain qui est consacré par les prêtres ? — Je n'en ai jamais goûté répond le mourant; mais puisque vous voilà, je sens bien que Dieu m'a visité." Alors, dans ce petit vallon herbu, sous le grand arbre, près de la fontaine, se passe un scène indicible. Guillaume devient grave; il devient prêtre pour ainsi parler : "Tu vas

me faire ta confession, dit-il à son neveu, parce que je suis ton plus proche parent et qu'il n'y a pas de prêtre ici. — Je le veux bien répond d'une voix faible l'enfant Vivien ; mais il faudra que vous me teniez la tête contre votre poitrine. J'ai faim, oui, j'ai faim de ce pain. Mais hâtez-vous : je vais mourir, je meurs." Il se confesse, en effet, et ne se souvient que d'une faute : " J'avais fait le vœu de ne jamais reculer d'un seul pas devant les Païens, et j'ai bien peur d'avoir aujourd'hui manqué à ma promesse."

Le moment suprême est arrivé ! Guillaume tire l'hostie de son aumônière ; il la prend entre ses doigts, il la contemple, il l'adore comme au moment de l'élévation ; puis il l'approche des lèvres entr'ouvertes de Vivien. Le visage de Vivien s'illumine une dernière fois ; mais la mort lui descend de la tête sur le cœur : il se penche, il soupire, il meurt, et va dans l'hôtellerie du Paradis, au sein de la joie qui n'a pas de fin, terminer la journée de sa première communion.

L. GAUTIER

---

### Notre-Dame de la Famille

Il y avait Amel, le pasteur, et Penhor la blonde, sa femme, qui demeuraient en la paroisse de Saint-Vinol, présentement noyée dans la baie de Cançale. Ils s'aimaient bien. Penhor était bonne et jolie, Amel était fort et bon : c'était lui qui portait la statue de la Vierge Marie à la procession de la mi-août. Ils n'avaient point d'enfant, et cela faisait leur tristesse.

Une fois qu'Amel revenait tout soucieux des pâturages, il trouva Penhor qui pleurait, et devinant bien pourquoi, il lui dit :

— Ma chère femme, vois-tu, ce serait de tisser un beau voile à Marie toujours Vierge. En récompense elle te donnerait un petit ange à bercer.

Croyez-vous qu'un homme puisse penser le premier ? Non, c'est toujours la femme. Penhor avait tissé le voile d'avance, plus blanc que neige et transparent comme les brumes d'été.

La vierge de Saint-Vinol était très-riche, parce que les gens du pays péchaient beaucoup et la comblaient d'offrandes, mais en voyant ce voile précieux, qui ne payait la rançon d'aucun gros péché, elle fut contente et l'accepta. Amel et Penhor

eurent un petit enfant et s'aimèrent davantage auprès de son berceau.

Dès que l'enfant eut ses neuf jours, Penhor qui était encore bien faible le prit dans ses bras et se rendit à l'autel de la Vierge.

— Marie, dit-elle agenouillée, voici le petit trésor que vous nous avez donné ; nous vous le rendons, ô Mère ; qu'il soit à vous et qu'il grandisse promis à votre couleur céleste. Regardez-le, bonne Vierge, nous l'avons appelé Raoul, comme le père de son père ; regardez-le bien pour le reconnaître au jour où il aura besoin de vous.

Amel répondit : Ainsi soit-il.

Et l'enfant grandit, vêtu de la couleur du ciel.

On ne sait pas si c'est à cause des péchés de la paroisse de Saint-Vinol ou à cause des péchés de toutes les paroisses de la côte, mais voilà qu'une nuit de grand malheur l'eau de la rivière s'enfla comme le lait bouillant franchit les bords du vase ; le vent soufflait, la pluie tombait, la terre tremblait. Toute la plaine se couvrit d'eau, et quand vint le matin, on vit que ce n'était pas la rivière qui débordait mais bien la mer.

Elle arrivait sombre, houleuse, révoltée. Elle avait rompu les barrières, posées à son courroux par la main de Dieu. Elle arrivait ; elle ne s'appelait plus la mer, mais le déluge.

L'église de Saint-Vinol étant située sur une hauteur, les inondés s'y réfugièrent ; mais Amel et Penhor restèrent à la porte de leur maison, bâtie plus haut encore que l'église.

Et quand l'eau vint à eux, ils montèrent au premier étage avec le petit Raoul ; et quand l'eau les y suivit, ils grimperent sur le toit ; l'eau les y suivit encore,

— Mon mari, dit Penhor, Dieu soit loué, nous allons mourir tous ensemble.

— Non, répondit Amel.

— Eh quoi ! s'écria-t-elle, songerais-tu à nous abandonner ?

— Non, dit encore le pasteur.

L'eau venait. Il ajouta, debout qu'il était sur l'arête du toit ;

— Prends notre petit Raoul, je vais t'aider à grimper le long de moi ; tu mettras tes pieds sur mes épaules et tu te tiendras ferme. . . .

Penhor se jeta à son cou, en pleurant. Elle comprenait.

— Jamais ! dit-elle.

— Dépêche-toi, je le veux, c'est pour l'enfant. En te soutenant sur moi, tu dureras un instant de plus, peut-être que l'eau s'arrêtera. Adieu, ma chère femme, si je meurs et que tu sois sauvée, ce sera bien. . Dis-lui qu'il se souvienne de son père.

Penhor obéit, dès qu'elle fut montée l'eau passa sur la tête d'Amel.

Penhor, pleurant tout son cœur par ses yeux, tenait l'enfant. Quand l'eau toucha sa ceinture, elle éleva le petit Raoul, après l'avoir pressé contre sa poitrine, et lui dit :

— Grimpe le long de moi, je vais t'aider. Tu mettra tes pieds sur mes épaules et tu te tiendras ferme. .

— O mère ! fit l'enfant, je ne veux pas !

— Dépêche-toi, moi je le veux ! peut-être que l'eau s'arrêtera. En te soutenant sur moi, tu dureras un instant de plus, et si tu es sauvé, ce sera bien. . Adieu, mon chéri, mon fils, mon cœur ; souviens-toi de ton père et de ta mère. .

Elle ne parla plus, parce que l'eau couvrit sa bouche.

Au-dessus des vagues, il ne resta que la tête blonde du petit Raoul et un pli de sa robe azurée qui flottait au courant de l'eau.

Or, la Vierge de Saint-Vinol, juste à ce moment sortait par la plus haute fenêtre de l'église où tout était noyé, abandonnant sa niche submergée pour se réfugier au ciel. Elle emportait toutes ses offrandes avec elle. En prenant son vol, elle aperçut la tête blonde du petit Raoul et le pli de sa robe bleue. La Vierge s'arrêta.

— Cet enfant est à moi, dit-elle, je veux l'emporter aussi.

Et, en effet, elle le prit par ses doux cheveux, croyant le soulever aisément ; mais l'enfant était lourd, lourd, pour un si petit corps, si lourd que la sainte Vierge fut obligée de lâcher toutes ses offrandes et d'y mettre les deux mains !

Quand elle eut tout lâché, le lin, les tissus et les fleurs, elle put enfin soulever l'enfant et alors elle ne s'étonna plus du poids qu'il pesait. Penhor, sa mère, s'attachait à lui de ses doigts mourants, et de ses doigts mourants le père s'attachait à la mère.

“ Oh ! dit la Vierge émue et joyeuse à la vue de cette grappe de cœurs, Dieu a fait de belles choses sur la terre.”

Et dans un pan de sa robe étoilée, elle mit le père avec la mère, la mère avec l'enfant ; trois amours en un seul et qui

n'ont qu'un seul nom : *la Famille !* nom béni ici-bas comme au ciel !

On raconte cette histoire entre Cancale et Pontorson, qui regardent tous deux le Mont-Saint-Michel.

PAUL FÉVAL.

---

### Les œuvres de S. Vincent de Paul.

En matière d'institutions charitables on n'a rien créé de nouveau depuis saint Vincent de Paul.

J'en donnerai quelques preuves.

Nous sommes fiers, et avec raison, de notre œuvre de l'hospitalité de nuit, œuvre très récente, comme on sait, et j'ajouterai, œuvre très insuffisamment développée, puisque les malheureux qui ne savent où coucher n'ont encore à leur disposition, dans l'énorme Paris, qu'un très petit nombre de refuges, et toujours situés dans des quartiers excentriques. Or, Vincent de Paul avait déjà ouvert, non seulement dans la capitale, mais dans plusieurs villes de province, des asiles pour les passants, où on leur donnait à souper et à coucher, et le lendemain matin "deux sous pour continuer leur route."

N'allez pas non plus vous imaginer que nos œuvres d'assistance par le travail datent d'hier. Chaque fois qu'il installe une de ces maisons qu'il appelle des "charités," non seulement Vincent de Paul recommande de séparer avec soin les pauvres valides qui peuvent travailler des infirmes qui en sont incapables, mais il veut qu'on ouvre là des ateliers où les enfants, les convalescents et même les hommes en bonne santé trouvent une besogne facile et gagnent leur vie.

Philanthropes contemporains, apprenez encore que Vincent de Paul alluma bien avant vous ces fourneaux économiques. Et toi, Petit Manteau Bleu, sache que tu n'a pas été le premier à distribuer des soupes.

D'ailleurs, on ne sait ce qu'on doit le plus admirer, dans les œuvres établies ou rêvées par saint Vincent de Paul, de l'ardente charité qui en inspire le dessein ou du génie pratique qui préside à leur règle.

En veut-on un exemple ? S'il est un abus scandaleux, c'est assurément l'exploitation de l'enfance, et l'on sait trop que, dans certaines industries et dans certains commerces, les ap-

prentis et les jeunes employés, qui rendent déjà de grands services, ne reçoivent, pendant plusieurs années, qu'un salaire dérisoire. L'Etat a bien fondé, pour combattre cet abus, des écoles professionnelles ; mais sauf quelques favorisés, les enfants doivent y payer une pension.

Dans les ateliers de saint Vincent de Paul, la question était fraternellement résolue. On y entretenait et on y instruisait pour rien les apprentis, à la seule condition qu'il s'engageassent à instruire à leur tour gratuitement, quand ils sauraient leur métier, les enfants pauvres qui les remplaceraient.

Ces œuvres d'hospitalité et de travail n'ont pas survécu à leur fondateur, et la bienfaisance a attendu deux cents ans avant de les reprendre assez timidement et avec un succès médiocre. Elles n'étaient, du reste, qu'une faible partie de la prodigieuse entreprise de ce vieillard en soutane râpée et en vieux chapeau, qui passait au milieu du respect et des bénédictions de tous.

Le " bon Monsieur Vincent," si peu prestigieux d'aspect et de mœurs, si rustiques, fut, en effet, pendant plus de la moitié de sa très longue existence — il mourut âgé de quatre vingt quatre ans — quelque chose comme le ministre tout-puissant de la charité en France. Il dépensait des millions, il construisait des édifices imposants, tels que la Salpêtrière et les Incu-rables. Il commandait à des phalanges de prêtres et de religieuses. Il était présent, soit en personne, soit par la pensée, partout où l'on secourait les pauvres, où l'on recueillait des orphelins et des nouveau-nés jetés à la borne, où l'on soignait les malades, où l'on instruisait les enfants, où l'on consolait les prisonniers, où l'on veillait sur les fous, partout en un mot où l'on faisait du bien.

Il avait enrôlé dans son armée de la bienfaisance non seulement la reine, les grands, toute la cour, mais aussi les gens des faubourgs et de la campagne. Aux uns il demandait de l'or, aux autres leur bonne volonté. Un jour, pour aider ses Dames de Charité dans leurs visites aux malheureux, il engageait quelques filles des champs, quelques servantes ayant le cœur chrétien, et partait de là pour instituer la sainte et admirable famille des Sœurs Grises, qui sont aujourd'hui, au nombre de vingt mille, répandues dans le monde entier.

Son action s'étendait sur tout le royaume. Au premier appel, il prenait son vieux manteau de voyage, pour aller dans une province lointaine prêcher une mission devant des paysans ou visiter un bagne. La guerre éclatait-elle répandant les deuils et la misère ? C'était lui qui trouvait que cette prodigieuse besogne de charité ne suffisait pas à son zèle. Il était à la tête de la renaissance religieuse qui illustra le dix-septième siècle. Il fondait avec M. Olier, l'œuvre des séminaires, et, seul, celle des missions, envoyant ses Lazaristes dans toute la France et jusqu'en Barbarie, comme on disait alors, chez les Infidèles, pour leur porter la parole de Dieu.

Tout cela avec une bonne humeur, une modestie, une simplicité délicieuses.

Ce directeur de tant d'œuvres et de tant d'âmes, ce chef accablé de soucis et d'occupations, ce grand personnage, en somme, que consultaient les rois et les premiers ministres, n'oublia jamais, que le plus noble devoir du prêtre est de servir les pauvres et de toucher de ses propres mains ces "membres souffrants" de Jésus-Christ; il se souvint aussi toujours qu'une des plus touchantes vertus du chrétien est l'humilité. En quittant une compagnie aristocratique à laquelle il venait de recommander ses enfants trouvés, Vincent de Paul allait voir dans une des horribles prisons d'alors, les galériens déjà rivés à la chaîne, non seulement pour les exhorter à la résignation, mais pour les soulager dans leurs souffrances physiques, poussant la bonté jusqu'à enlever la vermine dont ils étaient couverts. Et, dans sa maison de Saint-Lazare, où il logeait les prêtres en retraite, on l'a vu, peut-être le matin même du jour où il devait aller au Louvre s'asseoir au conseil de la régente, décroter les souliers de ses hôtes, le nombre des domestiques n'y suffisant pas.....

Cet homme-là est tout de même plus intéressant que la belle madame d'un certain âge, qui, lorsqu'elle a fondé quelques lits dans les hôpitaux veut être décorée comme un vieux brave, ou que le banquier milliardaire qui n'a qu'un ordre de Bourse à donner pour empocher un monstrueux bénéfice, et qui, lorsqu'il fait, par prudence quelques largesses aux pauvres, l'annonce à son de trompe dans tous les journaux.

## Histoire de Babolein Macabiou

“ Moi, s'écria le bouillant Macabiou, je vais vous raconter comme quoi Babolein Macabiou, mon grand-oncle, ne put s'asseoir une seule fois naturellement pendant les vingt dernières années de son existence : C'est donc pour vous dire que mon grand-oncle Babolein, maître calfat à bord de la corvette la *Muscade*, naviguait dans la mer glaciale, qui est une mer où, comme son nom l'indique, il est plus facile d'attraper l'onglée que des rentes. Un matin, la *Muscade* se réveilla prise dans les glaces. Impossible d'avancer ou de reculer. Il ne lui restait plus qu'à hiverner dans la compagnie des phoques et des baleines, en vue du Spitzberg, une contrée pleine d'ours blancs, où les pêches ne mûrissent qu'en espalier. Babolein aimait à s'y livrer à l'étude des simples, qui était, avec la chique et le fil-en-quatre, l'unique passion de sa vie. Un jour qu'il herborisait, il se trouva nez à nez avec cinq ours blancs de la plus belle taille, qui, aussitôt qu'ils l'aperçurent, vinrent en dodelinant de la tête, se coucher à ses pieds et lui lécher les mains. Mon grand-oncle pensait rêver. Il se disait que c'étaient sans doute quelques ours de sa connaissance ; mais il avait beau chercher dans ses relations, il lui semblait bien qu'il les voyait pour la première fois. Les cinq ours l'accompagnèrent poliment jusqu'à bord, et ne s'éloignèrent qu'après qu'il eut monté sur le pont. Le lendemain il rencontra d'autres ours qui se comportèrent à son égard avec la même honnêteté, et pour lors il ne rentra jamais sans être escorté jusqu'à son bâtiment par une foule d'ours qui le suivaient comme des caniches.

Vous pouvez croire que sur la corvette il n'était pas question d'autre chose. On avait fini par reconnaître que le maître calfat tenait de la nature le don de charmer ces animaux et de les apprivoiser à première vue. Le chirurgien du bord, qui avait fait ses classes, expliquait ça par un fluide qu'il traitait de magnétique, et qui, à son dire, sortait de la peau de Babolein pour entrer dans la peau des ours. Quand la débâcle arriva et que la *Muscade* put enfin partir, ce fut un coup d'œil enchanteur. Plus de quinze cents ours firent la conduite à la nage, et ils l'auraient suivie comme ça jusqu'à Brest, si mon grand-oncle, dans leur intérêt, ne leur eût conseillé de s'en aller. Ils poussèrent tous un grognement plaintif, et retournèrent chez eux

en gémissant. Babolein lui-même se sentait attendri. Il s'était attaché à ces ours et se disait qu'il remplacerait difficilement tant d'amis si fidèles.

Trois ans plus tard, mon grand-oncle se trouvait à Brest. Un soir qu'il se promenait en société de matelots tous bons enfants et ne demandant qu'à se divertir, il se mit à leur raconter ce qui lui était arrivé dans la mer glaciale avec les ours blancs du Spitzberg. Ils riaient tous à se détraquer la mâchoire, et tenaient tout ce que disait le maître calfat pour autant de bourdes et de gausseries. Sur ces entrefaites, vint à passer une espèce de Savoyard qui portait un singe à son bras et menait à la chaîne un gros ours noir, un ours énorme et tout pelé, muselé avec des courroies. C'était l'affaire de Babolein, qui offrit de parier deux pièces de quarante sous que cet ours allait se coucher à ses pieds et lui lécher les mains. Le pari fut tenu par Claude Chalumeau, qui était, lui aussi, maître calfat à bord du *Saumon*. Tous ensemble, ils firent tant et si bien que le Savoyard consentit à ôter la muselière de son ours et à le mettre pour un instant en liberté. Babolein Macabiou s'était planté devant la bête ; il la regardait entre les deux yeux et lui lançait son fluide au visage. Il faut croire que ce fluide était éventé ou qu'il n'agissait que sur les ours blancs, car tout à coup l'ours noir, au lieu de se coucher aux pieds de mon oncle, se dressa sur ses pattes de derrière et fit mine de vouloir se jeter sur lui pour le dévorer. A la vue des crocs de ce faux ami, Babolein, obligé de reconnaître la mauvaise qualité de son fluide, jugea qu'il n'était que temps de recourir à la poudre d'escampette. Il montra les talons ; mais, du même coup, il montra encore autre chose, et ce ne fut pas sans peine qu'on fit lâcher prise à la bête qui venait de le happer par là. Voilà, mes amis, comment il advint que mon grand oncle, Babolein, allégé le même jour de deux pièces de quarante sous et de deux autres pièces, passa six semaines sans avoir de quoi chiquer, et le restant de ses jours sans avoir de quoi s'asseoir. Devenu vieux, il se plaisait à raconter cette petite histoire ; il ne la contait que debout, et ne manquait jamais d'ajouter, après la fin de son récit, " qu'il ne fallait pas plus se fier aux ours qu'aux hommes."

### NOS DÉFUNTS

Son Em. Le Cardinal Taschereau bienfaiteur insigne du Patronage.

M. Isidore Matte.

M. Joseph Déry qui a laissé 50 piastres au Patronage.

Mlle Mary Carroll qui a laissé \$10.00 pour nos enfants. — Reçu de la succession de Mlle D. Huot \$90.00.

---

### Faveurs obtenues

Reconnaissance à St-Antoine pour une guérison obtenue avec promesse de faire publier. Mme D. Québec.

Reconnaissance à l'Enfant Jésus de Prague pour faveur obtenue après promesse de publication et l'envoi de 0.25 par semaine jusqu'à concurrence de \$5.00 Mme H. D.

Reconnaissance à St-Alphonse pour faveur obtenue, Mme L. H. P.

---

### Pain offert à St-Antoine pour les enfants pauvres

Québec.—Mlle G. \$3.00.—Reconnaissance à St-Antoine de Padoue \$10.00 Mme Vve P. L.— Rév. N. P. \$1.00 faveur obtenue après promesse — M. F. P. G. 0.85 en l'honneur de St-Antoine et \$2.00, en l'honneur de St-Vincent de Paul— \$1.00 Pain de St-Antoine, action de grâces.

---

### Intentions recommandées

Je recommande mon mari aux prières de vos enfants. Mme N. L. - La préservation des jeunes gens de ma paroisse du vice d'ivrognerie.— 8 étudiants pour obtenir progrès dans la vertu et dans les études, Rév. M. E. L.— 8 malades.— 1 Examen.— 1 guérison; acceptez \$1.00 en l'honneur de St-Antoine avec promesse de la même somme après faveur obtenue H. L. S. — 1 jeune homme à placer. — Une grâce très importante. La grâce obtenue je promets une piastre par mois pour votre œuvre. Anonyme.— Je m'engage à adopter un enfant de la première communion si je trouve de bons locataires. — La conversion d'un pécheur et la vocation d'une jeune fille.

A toutes ces intentions et pour remercier Dieu des faveurs déjà obtenues une messe sera dite le 6 mai.

---

La charité qui est d'elle-même communicative, produit la charité, et un cœur vraiment embrasé de cette vertu fait ressentir ses ardeurs, et tout ce qui est dans un homme charitable respire et prêche la charité. S. VINCENT DE PAUL.

Il n'est pas suffisant que nous aimions Dieu, il faut aussi que notre prochain l'aime; et nous ne saurions aimer notre prochain si nous ne lui procurons l'amour divin qui nous unit à celui qui est notre souverain bien. S. VINCENT DE PAUL.

---

Nous prions nos abonnés qui doivent changer de domicile de vouloir bien faire connaître ce changement afin que la distribution de la Revue ne souffre aucun retard.